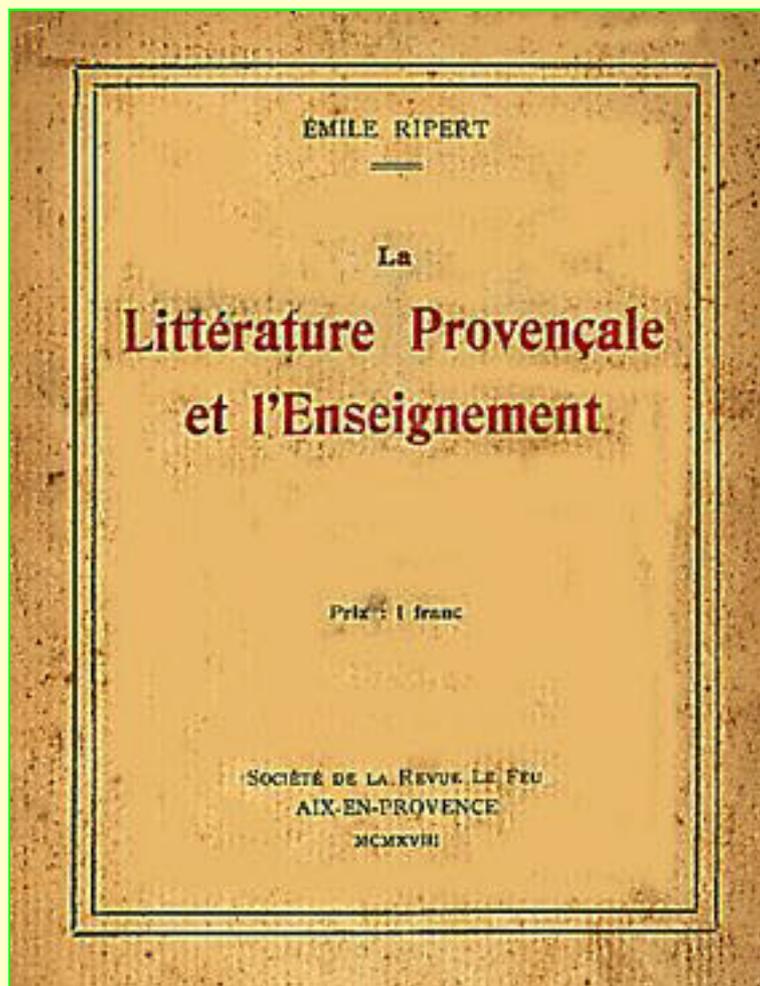


Émile Ripert

**La Littérature Provençale
et l'enseignement**



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

La Littérature Provençale et l'Enseignement

Conférence prononcée le 6 Mai 1917,
Sous les auspices du Flourège d'Avignon.

Mesdames, Messieurs,

Quand, l'hiver dernier, M. le Ministre de l'Instruction Publique m'a fait le grand honneur de me confier le cours de littérature provençale; laissé vacant à la Faculté des Lettres de l'Université d'Aix-Marseille par le décès de mon regretté collègue, le majoral du Félibrige, Léopold Constans, les membres du Flourège d'Avignon, en m'adressant des félicitations qui m'ont touché, ont bien voulu m'écrire: «Vous parlez de cette Renaissance provençale dont nous sommes les fervents admirateurs, des poètes dont nous sommes les pieux disciples, vous en parlez à Aix, vous en parlez à Marseille, pourquoi ne viendrez-vous pas en parler en Avignon ? Il ne faut pas oublier qu'Avignon fut le berceau du Félibrige... »

Certes une telle invitation ne devait pas me laisser insensible; des obstacles matériels seuls, en ces temps difficiles de guerre, pouvaient s'opposer à ce projet; enfin, ces obstacles vaincus, je me trouve aujourd'hui parmi vous, dans cet Avignon que je n'avais point revu depuis près de quatre ans ..

Août 1913 !... Je venais d'entendre la grande voix de Mounet-Sully ébranler pour la dernière fois le mur sacré d'Orange et parmi des amis aujourd'hui dispersés dans la guerre, ou même, hélas ! dans la mort, nous récitons aux bords du Rhône, dans cette Barthelasse chère aux cœurs félibréens, les vers du grand poète vénéré que nous devons accompagner l'année suivante au cimetière de Maillane !...

Me voici donc maintenant dans cet Avignon attristé par la mort de Mistral et par la guerre, mais dans une atmosphère - toute chargée de souvenir et de poésie, où j'ai l'honneur d'apercevoir et de saluer respectueusement la compagne admirable du maître disparu et celle qui représente et perpétue le souvenir vivant de votre cher Roumanille, — dans une atmosphère aussi toute imprégnée d'espérance, — d'une espérance qui n'est pas une illusion puisqu'elle sait que malgré, les efforts de nos aînés, il reste beaucoup à faire, mais qui ne désespère pas tout de même de pouvoir le faire...

Or devant nos esprits de Provençaux désireux de travailler pour la Provence et pour la

France se dresse une question entre toutes importante, une question dont on n'a pas toujours aperçu la valeur exacte et sur laquelle je voudrais attirer aujourd'hui votre attention: la question des rapports à établir entre la littérature provençale du XIX^e siècle et l'enseignement à tous ses degrés ..

On me dira peut-être qu'à l'heure actuelle il est des problèmes plus essentiels et plus urgents: sans doute, mais ce n'est pas à nous de les résoudre, et dans la sphère où s'exerce notre activité, nous devons préparer, comme dans toutes les sphères, l'après-guerre, si nous ne voulons pas perdre un temps précieux, si nous voulons surtout proposer des solutions nettes au moment où la France, la paix venue, sera occupée à s'organiser pour l'avenir lumineux qui l'attend...

Mesdames et Messieurs, en prenant possession cet hiver de la chaire de M. Léopold Constans, j'ai cru pouvoir rompre avec une habitude trop généralement répandue et qui risquait de devenir une tradition dans nos Universités. Cette habitude était celle de ne considérer comme digne d'une étude scientifique que la littérature provençale du moyen-âge, que les œuvres des troubadours... Certes dans la ville où Laure inspira l'élève des troubadours, ce n'est pas moi qui viendrai dire du mal de ces poètes ardents et subtils, qui furent les Maîtres des poètes italiens et français, et qui, les premiers, firent entendre à l'Europe étonnée et charmée les accents de la Gaye Science... On ne connaît pas encore assez les Troubadours, et ce n'est pas la faute de mon savant collègue de la Faculté de Toulouse, M. Joseph Anglade, qui s'est fait leur propagandiste infatigable (1)

(1) V. Joseph Anglade: *Pour étudier les Troubadours*. Privat-Toulouse 1916.

M. Joseph Anglade fait d'ailleurs expliquer du Mistral à ses étudiants de Toulouse et il a fondé à l'Université de Toulouse un *Institut d'Etudes Méridionales* appelé au plus brillant avenir.

Mais sans nier l'intérêt de ces vieux poètes, et sans renoncer à leur étude, si utile d'ailleurs à la pleine compréhension de nos poètes provençaux modernes, j'ai pensé que ces poètes modernes devaient prendre une place désormais plus large dans l'enseignement et j'ai choisi comme sujet de mon cours public « La Renaissance provençale au XIX^e siècle »; j'en ai été récompensé tout de suite par l'affluence et l'attention d'un public qu'un tel sujet, dans des villes comme Aix et Marseille, ne pouvait manquer d'intéresser.

Je ne dis point cela pour me vanter ni pour incriminer mes prédécesseurs... Ils ont eu leurs raisons: pendant tout le XIX^e siècle cette littérature provençale était en voie de formation; elle offrait un terrain sans cesse mouvant, sur lequel la science ne pouvait s'avancer qu'à pas encore prudents; la plupart des auteurs qui l'ont illustrée ont vécu jusqu'aux dernières années du XIX^e siècle; et le plus grand d'entre eux ne s'est éteint que peu de jours avant la guerre... Ce n'est point l'usage, vous le savez, d'introduire dans l'enseignement les œuvres des écrivains auxquelles le Temps n'a pas encore donné sa mélancolique consécration.

Mais depuis que Mistral est entré dans l'immortalité de la mort, et depuis que, venant bouleverser le vieux monde, la guerre gigantesque dont nous sommes les témoins ou les acteurs nous a fait pénétrer dans une ère nouvelle, cette littérature provençale du XIX^e siècle semble s'être enfoncée d'un seul coup bien avant dans le temps, elle a pris décidément la consistance du passé; on peut donc l'étudier comme définitivement fixée et le respect que l'on doit aux maîtres disparus ne peut empêcher l'exacte mise au point de leurs œuvres, comme auraient risqué de le faire peut-être les relations d'amitié qu'on entretenait avec eux de leur vivant. En d'autres termes cette littérature, bien que tenant de très près à nos cœurs, a pris désormais l'aspect d'une littérature que nous pouvons étudier en toute impartialité, d'une littérature classique.

Mais en fait, l'étudie-t-on ?...

Si un étranger, ayant lu *Mirèio* dans une des traductions innombrables qui en ont été faites et de loin ayant appris à vénérer le nom de Mistral comme celui d'un grand poète, signalé à l'admiration universelle par les louanges les plus éclatantes, si un étranger arrivait en Provence et se présentait dans nos écoles, nos lycées, nos Universités en demandant où et quand on y étudie les chefs-d'œuvre de ce poète et la langue dans laquelle ils sont écrits, je pense qu'il serait très surpris, cet étranger, quand on serait obligé de lui répondre: « Mais on ne les étudie pas... »...

Si vous me permettez de vous donner ici un exemple personnel, né dans une vieille famille provençale, j'ai fait mes études en Provence jusqu'à ma seizième année, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la classe qu'on appelait alors la rhétorique; au lycée j'appris par cœur des vers d'Homère et de Virgile, j'appris des vers d'Euripide et de Sophocle, j'appris des vers de Goethe et de Schiller, mais nul ne me parla de Mistral, si bien que je fus obligé de découvrir *Mirèio* tout seul, à l'âge de dix-huit ans...

Enthousiasmé par la beauté du chef-d'œuvre où ma race et mon pays étaient exaltés si magnifiquement, j'entrai dans la voie des études provençales, et, comme je me trouvais alors à l'Ecole Normale Supérieure j'en explorai la bibliothèque; j'y découvris beaucoup de livres allemands; en fait de provençal il n'y avait que les livres de Raynouard, auteur utile, mais ancien déjà... Je demandai qu'on voulut bien faire venir quelques livres plus récents. Un jour on acheta une édition de *Mirèio*; elle était faite par un allemand, le professeur Koschwitz; le bibliothécaire de l'Ecole normale n'avait point tort; c'était, c'est encore la meilleure édition de *Mirèio*, car les Allemands connaissent mieux que les Français et mieux que les Provençaux eux-mêmes la littérature provençale. A tout le moins lui ont-ils consacré dans leurs Universités des chaires dont nous n'avons pas toujours l'équivalent.

Car la situation est telle: dans notre enseignement supérieur, je l'ai dit, on n'a guère étudié jusqu'à présent que la littérature des Troubadours,—dans notre enseignement secondaire on admet à l'honneur du baccalauréat toutes les langues, et même l'arabe en Algérie, mais non pas le provençal, qui aurait tout de même, n'est-ce pas ? autant de

chances que l'allemand de s'acclimater en Provence, — enfin dans notre enseignement primaire, où le provençal devrait avoir, étant surtout la langue du peuple, sa place toute marquée, il a été considéré depuis des siècles non pas comme l'auxiliaire utile du français, mais comme l'ennemi à combattre... Proscrite par la royauté, par la Convention, par l'Empire, la République, par tous les gouvernements centralisateurs, la langue provençale, la langue d'Oc, (car je prends ce mot de Provence au sens large du Moyen- Age et ce que je dis s'applique à tous les dialectes d'Oc, des Alpes aux Pyrénées et de la Loire à la Méditerranée) la langue d'Oc est en train, si nous n'y prenons garde, de mourir sous nos yeux attristés...

Cependant cette langue d'Oc, plus maltraitée chez nous que les langues étrangères, elle est parlée par la moitié du peuple de France; elle pourrait être utilement enseignée à plus d'un million d'élèves, elle est capable, — et certes elle l'a montré — de produire de belles et grandes œuvres, elle peut enfin et doit être pour l'enseignement, sur toutes les terres du Midi, un auxiliaire utile à tous les points de vue c'est-à-dire au point de vue linguistique, littéraire moral et patriotique, et c'est là précisément ce que je voudrais vous montrer brièvement.

Je n'ai pas la prétention d'inventer quoi que ce soit; d'autres, vous le verrez, ont déjà montré tout l'intérêt de cette grande question; je veux simplement ramasser en quelques phrases leurs sagaces observations et vous les présenter en faisceau... Il est bon d'y songer, je le répète, dès maintenant, car dans l'œuvre de Renaissance française et latine qui doit se développer après la guerre, la Provence doit avoir sa place tout indiquée... au premier rang...

*

Transportons-nous par la pensée dans une école primaire du Midi de la France... Voici venir un petit campagnard, timide encore, mais éveillé déjà, il apporte avec lui un petit bagage de connaissances enfantines, il connaît déjà le nom de bien des choses, il sait en un mot parler une langue... Or cette langue, au lieu d'en enseigner à cet enfant la syntaxe et l'orthographe, au lieu de se servir d'elle pour la comparer à la langue française qu'il s'agit de lui apprendre maintenant, cette langue, harmonieuse et belle d'ailleurs, à laquelle on n'a aucun reproche à faire, on la chasse de l'école, impitoyablement...

Elle végète ainsi sans honneur depuis des siècles, flétrie du nom de patois, et pourtant vivace encore et robuste, car elle est de bonne race... Proscrite, elle s'obstine, mais elle souffre, et, fille des rues et des campagnes, quand la langue française sort de l'école avec les enfants qui s'en échappent, elle l'entraîne avec elle, la pousse, la fait tomber, l'écorche à toutes les pierres, la salit à toutes les mares... Elle est la sauvagienne qui froisse la robe empesée de la petite fille de la ville venue aux champs en excursion...

Cela veut dire, pour abandonner les métaphores, que l'habitude des dialectes d'Oc, mal

parlés, entraîne fatalement les enfants du peuple méridional à mal parler la langue française...

Oui, il faut oser le dire: depuis des siècles le peuple méridional est victime d'une erreur pédagogique dont les conséquences sont déplorables; au lieu de procéder du connu à l'inconnu, c'est-à-dire du dialecte local à la langue française, on jette tout d'un coup l'enfant dans l'inconnu; au lieu de faire servir les connaissances premières de soutien aux connaissances nouvelles, on démolit en lui les premières et l'on bâtit ensuite sur le vide; au lieu de faire des sœurs de la langue provençale et française, faites naturellement pour s'entendre et pour s'aimer, on en fait deux rivales qui se livrent d'étranges combats dans la tête des enfants, et de la sorte ces enfants, au lieu de bien parler deux langues, arrivent péniblement à mal en parler une seule..

Que l'on me comprenne bien; je ne veux point faire ici le procès de l'enseignement primaire: je suis trop honoré moi même d'appartenir à l'Université pour en faire une critique irraisonnée; c'est par amour du bon enseignement aussi bien que de la Provence que j'ose ici élever, après bien d'autres, une protestation, fondée sur l'expérience, contre des théories pédagogiques, qui se sont révélées dans la pratique insuffisantes ou funestes... Le dévouement des maîtres de l'enseignement primaire n'est pas ici en cause; ce dévouement, vous le connaissez; il était déjà tel dans la paix qu'il a été dans la guerre, où nos instituteurs ont forcé par leur courage et leur patriotisme l'admiration de leurs détracteurs eux-mêmes, obligés de s'incliner devant tant d'héroïsme et d'abnégation...

Mais précisément ce dévouement aurait pu donner des résultats plus heureux, s'il avait été mis sur les terres du Midi au service d'un enseignement mieux compris, si notre République, s'orientant dans le sens libéral qui s'accordait à ses vraies origines, n'avait pas recueilli sur ce point, comme sur d'autres, l'héritage encombrant et désuet des régimes centralisateurs, qui n'avaient point scrupule, en étouffant d'autres libertés, de sacrifier aussi celle d'une vieille langue indépendante,

Que cette langue puisse co-exister avec la langue française sur tout le terroir du Midi, qu'on puisse faire co-habiter à l'école la langue d'Oc et la langue française et qu'on puisse enseigner aux enfants celle-ci par celle-là, ce n'est point une affirmation nouvelle que j'apporte ici, c'est là ce que depuis de longues années, Mesdames et Messieurs, a montré l'un de vos savants compatriotes, M. Joseph Lhermitte, dont la seule modestie dissimule la grande valeur.

M. Lhermitte a bien vu qu'il était très important sans doute d'écrire en provençal des poèmes, des contes, ou des romans, et de maintenir la tradition littéraire de la langue d'Oc, mais qu'il était peut-être plus important encore d'empêcher cette langue de mourir sur les lèvres du peuple... Il a bien vu que pour arriver à ce résultat nul moyen n'était plus efficace que celui de l'enseignement, et que si la cause de la langue provençale n'était pas gagnée auprès de l'Université, c'en était fait tôt ou tard de son existence, —

car l'on ne résiste point indéfiniment à la formidable puissance qui prend dès l'enfance toutes les intelligences d'un peuple et qui les façonne à sa guise...

En un mot il a parfaitement compris toute l'importance au point de vue félibréen de la question scolaire, et, pour qu'on ne taxât point son projet de rêverie ou d'illusionisme, il a créé les livres essentiels nécessaires à l'enseignement qu'il préconisait, il a établi des livres d'exercices gradués, où des versions provençales-françaises apprennent pas à pas à l'enfant qui sait le provençal, le français par le provençal, il a écrit un poème, un récit d'éducation, il a exposé sa méthode dans les circonstances les plus solennelles, au concours de pédagogie de Digne en 1883, à la Sorbonne, au Congrès des Sociétés savantes en 1896, au Consistoire du Félibrige en novembre 1910, au Congrès des Jurisconsultes de France à la même date, à la Chambre des Députés en mars 1910; il a reçu les encouragements des esprits les plus éminents, ceux de Mistral, bien entendu, ceux de Berluc-Pérussis, de Gaston Boissier, de M. Bayet, alors directeur de l'enseignement primaire, de M. Payot, recteur de l'Académie d'Aix...

Dans ses divers exposés il a montré, mieux que je n'ai le temps de le faire ici, les avantages de sa méthode au point de vue de l'instruction linguistique, littéraire, géographique, historique, du peuple du Midi, au point de vue aussi de son éducation morale et patriotique...

Cette méthode en effet paraît capable d'apprendre aux enfants du Midi deux langues, qui, loin de se combattre, s'allient entre elles pour arriver à plus de force, de clarté, de précision; en outre elle introduit à l'école primaire un exercice qui semble réservé jusqu'à présent à l'enseignement secondaire ou supérieur, celui de la traduction...

Songez-y en effet; la traduction, cet exercice si fécond dans les écoles secondaires, cette gymnastique de l'esprit, cette transposition de la pensée d'une langue dans l'autre qui la précise et la fortifie,—la traduction, si elle est la base de l'enseignement secondaire est absolument exclue de l'école primaire...

Or l'on ne saurait songer à introduire dans cette école une langue morte comme le grec ou le latin, on ne saurait sans de grandes difficultés et sans surcharger encore le programme y introduire l'enseignement des langues étrangères,—mais l'introduction, toute naturelle, de la langue d'Oc dans les écoles du Midi permettrait aux enfants d'assouplir et d'exercer leur esprit par la comparaison de deux langues assez proches pour ne pas les dérouter, assez différentes pour que leur étude parallèle puisse donner à l'école primaire les mêmes fruits que l'étude combinée du français et du latin... Ainsi le provençal mériterait définitivement de s'appeler le « latin des pauvres », comme on l'a si joliment qualifié...

En devenant de la sorte officielle, la traduction de la langue d'Oc en langue française échapperait à l'arbitraire local, à la fantaisie individuelle. Ainsi aurait-on chance de ne plus entendre un maire dire à un Président de la République en tournée: « Vous venez voir la commune, M. le Président ? il a été fait par nous... » Ainsi pourrait-on espérer que les écoliers d'Avignon n'écriraient plus des phrases comme celles-ci: « il y a la Banque où l'on donne et où l'on tire d'argent, la grande carrière qui mène de la place de l'Horloge à la gare... » Ainsi n'entendrait-on plus les gens du peuple parler de *la platane* ou de *la figuière*, au milieu de leurs phrases françaises, ou les savants parler de

la rue Jean de Loly, du Pas des Lanciers ou de la Pierre qui rage, quand il s'agit de Jean de l'Huile du Pas de l'Anxiété ou de la Pierre qui coule... (1) Ainsi séparerait-on justement la langue française de la langue provençale, afin de les clarifier en les canalisant chacune dans leur cours normal, au lieu de laisser se mêler leurs flots, qui se troublent en se mélangeant..

(1) Voir pour tous ces exemples la brochure publiée à Montpellier par le Félibrige Latin. *Les Ecoles du Midi la langue d'Oc 1902.*

Il peut sembler paradoxal au premier abord de dire. « Pour bien apprendre au peuple du Midi la langue française, il faut bien lui apprendre la langue provençale ». Cependant, pour peu que vous y réfléchissiez, vous verrez que c'est l'expression même d'une vérité facile à contrôler... Différencier nettement les deux langues dans l'esprit des enfants, c'est le meilleur, c'est le seul moyen de les épurer..

A cela on peut répondre: « Non, il y a un autre moyen. Si la langue française est encore si mal parlée dans le Midi de la France, c'est parce que la langue d'Oc y est encore trop vivace... Supprimez celle-ci, et le français resté seul, n'aura plus à craindre la contamination des dialectes locaux ».

Soit, si vous voulez... Il n'y a rien à dire contre de tels arguments. En admettant qu'à la longue il soit possible de tuer tout à fait la langue d'Oc et que de ce fait la langue française puisse régner dans toute sa pureté, en maîtresse incontestée, des Alpes aux Pyrénées et de la Loire à la Méditerranée, en vérité le beau résultat, dont il conviendra de se vanter, que d'avoir exterminé un langage, que d'avoir donné l'usage d'une seule langue à un peuple qui pouvait aisément en manier deux ! ..

Dans quel but agirait on de la sorte ?... Serait-ce vieille rancune du Nord contre le Midi ? Je me refuse à le croire... Serait-ce par défiance politique ? Les temps en sont passés. Grégoire et Barrère disaient: «L'émigration et le fédéralisme parlent bas-breton ou languedocien; la République parle français ». Alors ces paroles pouvaient avoir leur raison d'être; alors il fallait faire, en face de l'Europe coalisée et des provinces soulevées, à tout prix l'unité de la France,—mais aujourd'hui ce n'est pas seulement l'unité de la France qui est faite, c'est l'Union, - —l'Union sacrée, dans le sacrifice, dans les larmes, et aussi dans l'espérance .. l'espérance de la victoire.

Or cette espérance de victoire contient en elle toutes les espérances; parmi elles en voici une, très précise: le retour de l'Alsace à la France posera là question régionaliste dans toute son ampleur. Alors il faudra la trancher: il faudra dire si l'on veut enlever à l'enfant rentrée au foyer des libertés linguistiques que l'opresseur lui-même semble avoir respectées, et si on concède à l'Alsace ces libertés, comment les refuser aux provinces qui ont donné leur sang pour son rachat ? Rien ne pourra toucher plus profondément le cœur de la Provence et celui de toutes les provinces françaises que de voir l'Alsace leur apporter dans les plis de son tablier une indépendance qu'elles ont en vain réclamée depuis des siècles à des gouvernements trop défiants à l'endroit de leur fidélité...

D'ailleurs je ne me dissimule point les difficultés de la tâche; introduire la langue d'Oc à l'école primaire, c'est d'un excellent principe sans doute, mais d'une application

délicate... L'œuvre, il y a un siècle, eût été plus aisée et plus féconde; alors la langue d'Oc était encore dans toute sa vitalité, alors pour tous les enfants du peuple sans exception, elle était la langue maternelle; alors il eut été facile de trouver partout des maîtres capables d'enseigner parallèlement les deux langues... Les gouvernements de la monarchie et de l'Empire ne l'ont pas compris; la République en était plus capable, mais elle n'a pas osé sur ce point prendre une initiative nouvelle...

Maintenant les difficultés sont devenues considérables, il faudrait d'abord agir dans les Ecoles normales d'instituteurs, afin d'y former les maîtres à ce nouvel enseignement; il faudrait vaincre ensuite la routine et les préjugés des parents, le rire ou le sourire des enfants eux-mêmes; il faudrait créer des livres d'enseignement toujours plus nombreux et les répandre dans les écoles et les familles...

La tâche est immense, mais elle est essentielle, voilà ce qu'il faut dire pour ne pas perdre courage: car je le répète, si la langue provençale n'est pas admise à l'école primaire, elle est condamnée à mort; son agonie peut durer des années encore, peut-être des siècles, mais c'est une agonie tout de même...

Les Félibres n'ont pas assez compris, et j'espère qu'ils comprendront, de mieux en mieux, cette vérité; ils ne peuvent rien faire d'utile et de durable s'ils n'ont pas avec eux le maître d'école... l'instituteur.. Mais l'instituteur ne peut rien faire, s'il ne reçoit des ordres d'en haut. Il leur faut donc provoquer ces ordres et pour cela se présenter aux autorités universitaires avec un programme bien défini et des livres bien faits .

Si nous envisageons maintenant l'enseignement secondaire la question se pose de façon moins nette et moins intense.

Ici l'on n'a plus à faire à des enfants qui connaissent tous ou presque tous un dialecte local, mais à un public scolaire assez mélangé, où se trouvent assez souvent des fils de fonctionnaires originaires d'autres provinces, où les fils même des familles provençales n'ont appris à parler dès leur plus jeune âge que le français, qui est alors devenu leur langue véritablement maternelle. On ne peut donc songer à introduire le provençal comme langue usuelle dans l'enseignement secondaire, fût-ce même au cœur de la Provence. Cela eut été possible au XVIIIe siècle, mais non plus au XXe siècle. Une telle constatation nous permet de mesurer avec mélancolie le recul de la langue d'Oc.

Cependant, dans cet enseignement secondaire, où toutes les langues étrangères sont enseignées, serait-ce trop de demander que la langue d'Oc qui n'est pas une étrangère, soit au moins aussi bien traitée ? Serait-ce trop de demander qu'elle soit accueillie dans les Lycées au même titre que la langue arabe en Algérie, ou que la langue allemande dans toute la France ?...

Nous en sommes, hélas ! encore loin: quand j'avais l'honneur d'enseigner la rhétorique au lycée de Marseille, j'ai fait cette expérience de lire à mes élèves des pages de Mistral, de Roumanille et d'Aubanel !... Ce n'étaient pour la plupart d'entre eux que des noms entendus çà et là, ces poètes si proches d'eux cependant. Si proches, je le vis tout de suite; car sitôt envolés les premiers sourires inévitables devant la surprise d'entendre sur les lèvres de leur professeur, prononcé de façon littéraire, le langage qu'ils n'avaient entendu que dans la bouche des charretiers ou des poissonnières, je lus dans leurs yeux l'intérêt le plus vif, et pris au charme de cette poésie, ils me demandaient ensuite ces

lectures de provençal comme une véritable récompense...

Ainsi j'ai pu me convaincre, qu'on pourrait sans trop de difficultés, introduire dans les lycées et les collèges du Midi, l'enseignement facultatif de la langue d'Oc et, pour donner une sanction officielle à cet enseignement, il serait bien simple d'admettre la langue provençale comme langue à option à l'examen du baccalauréat de même qu'on y admet en Algérie la langue arabe.

Mistral, sous le pseudonyme de Gui de Mont-Pavon, dans l'Armana de 1875, faisait cette demande:

« Pour avoir, disait-il, le diplôme de bachelier il faut subir un examen sur une langue étrangère. Nous demandons que l'écolier, s'il veut choisir la langue d'Oc, puisse être examiné et reçu comme les autres. Le résultat croyons-nous, serait plus satisfaisant que de lui faire bredouiller quelques bribes d'italien ou d'espagnol. »

Il serait aisé de trouver dans chaque lycée un professeur capable d'enseigner la langue d'oc, et l'examineur au baccalauréat serait tout naturellement le professeur chargé du cours de langue et de littérature provençales à la Faculté.

Le fruit d'un tel enseignement serait très net: la comparaison possible du latin, du provençal et du français éclairerait de mieux en mieux ces trois langues, dont l'une est la mère et les deux autres sont sœurs.

Cette comparaison serait utilement poursuivie dans les cours de l'enseignement supérieur; dans cet ordre d'enseignement la langue d'oc est représentée déjà, puisque depuis une vingtaine d'années elle est admise comme matière à option à la licence ès-lettres, puisque nous avons à Toulouse, à Nancy, à Paris, à Montpellier, à Aix, des chaires ou des cours de littérature méridionale. Il suffirait de citer les noms de Paul Meyer, de Gaston Paris, d'Antoine Thomas, de Camille Chabaneau, d'Alfred Jeanroy, de Joseph Anglade pour indiquer combien sérieux a été l'effort opéré dans cet ordre d'enseignement... Toutelois, comme je l'ai dit, on s'est occupé, presque exclusivement de l'ancien provençal; les temps sont venus où le provençal moderne doit pénétrer dans l'enseignement à tous ses degrés.

Il doit y pénétrer non seulement parce que c'est une langue du plus haut intérêt en tant que langue, mais aussi parce que cette littérature provençale moderne a une valeur éminemment littéraire..

Cette valeur, ce n'est pas ici que j'ai besoin de l'indiquer longuement.

Nous allons demander aux anciens des modèles de pensée et d'expression, nous allons les demander à la littérature française, et certes nous avons raison, mais pourquoi nous priver des modèles qui sont à nos portes et sous nos yeux ? C'est aller chercher bien loin des fleurs, quand notre propre jardin en est tout embaumé.

Dans les contes de Roumanille nous pouvons retrouver la souplesse attique de Lucien, la bonhomie de La Fontaine, l'esprit aiguisé de Voltaire. Dans les poèmes d'Aubanel, nous entendons l'écho des plaintes de Tibulle, et nous voyons brûler encore les ardeurs de Properce; dans ceux d'Anselme Mathieu nous goûtons l'élégance et la sensualité de Catulle, d'Horace ou des poètes amoureux de la Pléiade; le *romancero* de Félix Gras est sonore comme une Légende des Siècles; enfin, par dessus tous, les poèmes de Mistral ont la majesté familière d'Homère, la sobre tendresse et la grâce bucolique de Virgile.

De *Mirèio* à *l'Odyssee* ou à *l'Enéide* les rapprochements sont fréquents et instructifs; ils seraient profitables à nos lycéens.

Pour tout dire en un mot, la littérature du XIXe siècle provençal est classique, je l'ai déjà dit, classique au sens le meilleur du terme, classique, parce que née d'un pays et d'un temps déterminés, elle les dépasse pourtant infiniment, parce qu'elle a une valeur humaine en même temps qu'une valeur locale; *Mirèio* est le poème de la Provence de Maillane en 1850, mais aussi le poème éternel de la terre avec ses moissons toujours renouvelées; *Calendau'* est le poème de la Provence maritime et historique, mais aussi celui de l'énergie qui triomphe de tous les obstacles et de la race que rien ne peut dompter; le *Poème du Rhône* participe à la majesté comme à la durée du grand fleuve dont il célèbre la gloire, les *Iles d'Or* chantent les revendications très précises et les désirs très nets du poète, mais aussi le lyrisme et le rêve de beauté que les races latines ont maintenu vivant depuis deux mille ans et les *Olivades* sont le bréviaire d'une sagesse populaire qui se perpétue le long des siècles...

Cette littérature est classique encore parce qu'elle est belle tout en étant saine. Point de désaccord entre la morale et la véritable Beauté; toutes les grandes œuvres sont là pour le prouver, et l'œuvre de Mistral comme les autres. Mais en même temps il n'y a point de fadeur dans cette littérature honnête; les personnages en sont vrais, rudes parfois, mais toujours robustes et sains; paysans malicieux des contes de Roumanille, bergers, moissonneurs, charretiers de *Mirèio*, mariniers du *Rhône*, pêcheurs ou bûcherons de *Calendau*, nos poètes n'ont jamais été dans la nécessité d'embellir leurs personnages de façon factice, car toujours ils ont choisi comme modèles de beaux types d'humanité, qui possèdent à la fois la force physique et la santé morale. Ces types sont pris dans le peuple, mais alors que nos romanciers réalistes n'ont vu trop souvent dans le peuple que des exemples de brutalité ou de rapacité, Mistral, placé dans de meilleures conditions d'observation que nos écrivains bourgeois, a découvert les trésors d'énergie, de volonté, de dévouement que cache trop souvent aux observateurs superficiels le rude aspect des gens du peuple, et qui se sont révélés si magnifiquement depuis le mois d'août 1914.

De la sorte il s'est affirmé comme le vrai poète du peuple, attendu en France depuis la Révolution. Les libéraux de 1830 à 1848, avaient salué comme poètes du peuple tous les ouvriers qui avaient pris la plume, Reboul, le boulanger de Nîmes, Ch. Poncy, le maçon de Toulon, Jasmin, le coiffeur d'Agen, Durand, le menuisier de Fontainebleau, Reine Garde, la couturière d'Aix, et tant d'autres qui se plaçaient sous le patronage de Béranger, de Georges Sand et surtout de Lamartine. De ces poètes populaires, dont nous connaissons à peine les noms aujourd'hui, Mistral fut le plus grand et Lamartine ne s'y trompa point; c'est dire le prix immense de son œuvre, si l'on songe que tous les grands écrivains de France sont des bourgeois qui ont écrit généralement pour des gens de leur monde et de leur culture.

Poète du peuple, Mistral fut un travailleur. Ce que des jeunes gens de toute classe peuvent apprendre en lisant son œuvre et sa vie, c'est la valeur du travail. D'autres poètes ne l'indiquent point au même degré. L'opinion publique les considère trop

souvent comme d'aimables esprits, indolents et capricieux; elle fait la plupart du temps de poète le synonyme de paresseux, de rêveur, de flaneur, quand ce n'est pas de mauvaise tête ou pire encore. Mistral, comme un bon laboureur, a retourné pendant soixante ans la terre du Midi pour en faire jaillir les semences d'une moisson poétique qui a levé et qui lève encore tous les jours. Sans doute le jeune poète de *Mirèio* est un inspiré, puisque dès ses vingt-deux ans il entreprend un grand poème qui doit être un chef-d'œuvre, mais cet inspiré n'ignore point la valeur du labeur patient. A ce futur chef-d'œuvre il travaille pendant sept ans — de sept en sept années par la suite, et quelquefois davantage, s'espacent ses grandes publications; mais ce n'est point qu'il se repose, car outre ses articles de propagande dans *l'Armana*, ses discours, ses chansons, sa volumineuse correspondance, il a toujours sur le chantier quelque ouvrage de longue haleine. Il pousse même la conscience et le courage jusqu'à composer, on le sait, un grand dictionnaire en deux volumes, où, sous ce titre *Le Trésor du Félibrige*, il recueille tous les mots des différents dialectes de la langue d'oc. De la sorte, il enseigne que le travail doit être constant, mais ne doit pas être hâtif, et son exemple est donc utile à proposer aux esprits d'un siècle, où tous veulent tout faire trop vite. Il a la valeur des grands spectacles de la nature, qui nous donnent, par leur fixité, la notion exacte du temps nécessaire à la maturité de chaque fruit. Quant à Roumanille professeur, et puis libraire, il n'a dédaigné aucune des formes, même les plus humbles, de l'activité intellectuelle.

Les sentiments exprimés dans cette littérature provençale ne sont pas moins utiles à retenir. Le sentiment essentiel qui s'en dégage est celui de l'attachement à la terre, attachement fait d'un amour instinctif pour le sol natal en même temps que d'une fidélité obstinée aux traditions familiales, au souvenir des ancêtres, aux coutumes populaires. En un temps où les jeunes gens ne sont que trop portés à délaisser les campagnes, pour céder à l'attrait de ces villes que le grand poète belge Verhaëren a qualifiées de « tentaculaires », il n'est pas inutile d'enseigner à l'enfance la beauté de la terre et la noblesse du travail des champs. Dans les écoles primaires ou spécialement un tel enseignement est important, on pourrait mettre sous les yeux des enfants bon nombre de passages choisis dans l'œuvre de Roumanille et de Mistral, soit en vers, soit en prose, si l'on a recours aux contes de Roumanille et aux *Mémoires* de Mistral, qui, sans rien sacrifier à la vulgarité, se trouveront à la portée des enfants du peuple et qui leur apprendront à mieux comprendre, à mieux aimer leur pays, leur famille et leurs travaux. Surtout le dernier recueil de Mistral, *Les Oulivado* est un vrai recueil de sagesse populaire. Il semble que le poète en vieillissant se soit plus étroitement replié vers la terre, qu'il ait voulu donner au peuple des conseils de père, pleins de bonhomie et de souriante et grave sagesse. Elle dit, cette sagesse populaire, d'honorer les aïeux que nous n'avons pas connus, parce qu'ils ont défriché les champs où poussent nos blés et nos vignes, parce que tout en travaillant ils ont su danser, rire et chanter des chansons qui font encore notre joie et parce qu'ils ont conservé vivante la vieille langue (1); elle dit qu'il faut maintenir cette vieille langue et les vieilles chansons naïves en face des refrains stupides qu'apportent les temps modernes, elle dit qu'entre la mer, la Durance et le Rhône il fait bon vivre (2) et que ce n'est donc pas la peine de s'en aller si loin, car

l'on aura beau s'en aller dans les pays les plus lointains, il faudra toujours revenir au pays natal (3). Elle dit encore cette sagesse populaire qu'il faut prendre la vie comme elle vient, que le Mistral farouche et vif vaut mieux que le vent d'Est qui nous amollit, mais que le vent d'Est apportant la pluie, vaut mieux que le mistral qui décorne les bœufs; elle dit qu'il vaut mieux cinq sous en poche que cent écus prêtés par le Mont-de-Piété, qu'il vaut mieux un pâtre jeune qu'un vieil empereur, qu'il vaut mieux casser des noix sur la rive du Rhône que des cailloux sur le chemin royal et rire à Cadolive, en mangeant des olives, qu'être inquiet à Paris en mangeant des perdrix (4).

(1) *Lis Oulivado*, p.21

(2) *ibid*, p.61.

(3) *ibid*, p.107.

(4) *ibid*, p.113.

Elle enseigne aussi la patience, répétant que « si ce n'est pas pour aujourd'hui ce sera pour demain », que les amandes vont mûrir, que la pluie ne saurait empêcher longtemps le soleil de briller, que le torrent court à sa chute et que l'orgueilleux va s'écrouler (1); elle - dit enfin que le paysan est le support de la nation, car il faudra toujours qu'il y ait sur la terre du pain et du vin, et par conséquent quelqu'un qui cultive la vigne et le blé (2). On voit assez combien il serait utile d'enseigner une telle sagesse au peuple de nos campagnes.

Mais dans les lycées même de tels textes ne seraient point lus sans profit; il n'est pas inutile que des jeunes gens qui se destinent aux professions libérales aiment la terre et ceux qui la cultivent; officiers, médecins, professeurs, gens de robe, ils auront à faire un jour ou l'autre aux paysans. D'autre part il est à souhaiter que les bourgeois eux aussi n'abandonnent point la terre; tel fils de propriétaire devrait comprendre que son véritable intérêt est de prendre en main la gestion des propriétés qui constituent la fortune et que cette vie est pour lui la plus noble en même temps que la plus saine. Propriétaires ruraux ou gentilhommes campagnards, dans les soirées d'hiver, quelle lecture sera pour eux plus féconde que celle des œuvres de Mistral, quelle lecture pourra mieux les fortifier dans leur courageuse résolution ? Rendre à la bourgeoisie et au peuple de France l'amour de la terre, qui a manqué s'abolir sous la poussée du machinisme industriel, mais auquel on reviendra forcément et auquel l'on commence à revenir, devant la nécessité où se trouve chaque pays, par suite d'un blocus toujours possible, de se suffire à lui-même, n'est-ce pas l'immense service que peut rendre dans l'enseignement l'œuvre de Mistral commentée avec mesure et intelligence ?

Mais, entre toutes les vertus, entre tous les nobles sentiments, s'il en est un qu'inspire au premier chef cette littérature, c'est celui dont nous avons le plus besoin au milieu de la grande épreuve que nous traversons, c'est le patriotisme.

(1) p. 121.

(2) p. 137.

En faisant mieux connaître le sol natal, elle le fait mieux comprendre et mieux aimer; à

l'amour instinctif, physique de ce sol elle ajoute un élément intellectuel et sentimental qui en fortifie la valeur et qui en affine la qualité, A la voix des poètes s'éveillent de toute part les souvenirs des héros, des saints, des artistes qui ont illustré le sol natal, et de la sorte nos villes ne sont plus des amas de maisons, mais, si je puis dire, des agglomérations d'âmes.

Mesdames et Messieurs, il n'est pas indifférent de dire: une ville de cent mille habitants ou de dire: une ville de cent mille âmes. Car cette dernière et plus belle qualification indique bien qu'il ne s'agit pas simplement d'une réunion de gens, qui, pour la commodité de l'existence et pour sa sécurité habitent à côté les uns des autres, mais de consciences qui collaborent d'un accord volontaire à la grande œuvre commune de la pensée, de l'art, de la civilisation.

Or, pour transformer des villes de tant d'habitants en des villes de tant d'âmes, ayant conscience du passé de ces villes et puisant dans cette conscience même la force de préparer leur avenir, certainement notre littérature provençale du XIXe siècle ne saurait manquer d'être très efficace.

Par sa tradition linguistique et littéraire elle remonte aux plus grands souvenirs du passé romain et chrétien, elle commente de façon toute naturelle les leçons de fermeté et de grandeur que nous donnent les Arènes d'Arles, les Antiques de St-Rémy, le théâtre d'Orange, ou bien les leçons de ferveur et de mysticisme qui s'échappent pour nous des tombes entr'ouvertes des Alyscamps ou du cloître de St-Trophime. Elle accepte tout le legs du passé, celui des Latins dont elle est issue, celui du moyen âge chrétien qu'illustrèrent les Troubadours dont elle se réclame avec orgueil. Elle donne au paysage un sens littéraire et historique, elle chante au pied de Ste-Victoire le triomphe de Marius sur la première invasion des Barbares venus du Nord germanique, et devant les remparts de Toulon et de Marseille la résidence héroïque aux Impériaux de Charles Quint et du traître connétable de Bourbon. Elle célèbre au pied de la statue du Tambour d'Arcole, à Cadenet, la gloire des Armées de la République, que guidait le vol immortel de la Marseillaise. Devant les monuments élevés dans toutes nos villes aux provençaux morts pour la patrie en 1870, elle chante un chant de tristesse, qui prend aujourd'hui une plus navrante intensité, mais qu'éclaire chez nous une espérance inconnue de nos aînés. Enfin, en célébrant les tristesses et les joies de la Provence, elle célèbre du même coup celles de la patrie française, dont cette Provence est le sourire le plus gracieux et le plus antique.

Voilà, mesdames et messieurs, le fort et vrai soutien du patriotisme; détacher l'enfant de son village, de sa ville, de sa province sous prétexte de lui faire aimer la France de façon abstraite, quelle erreur pédagogique et sociale ! .. C'est avec une pareille théorie qu'on risquerait de faire des déclassés et des déracinés, des esprits vidés de leur substance nécessaire, des êtres qui, n'étant plus attachés à rien qu'aux biens matériels de l'existence, pourraient s'accommoder de toutes les dominations, des gens enfin qui, n'ayant rien à défendre, ne défendraient rien et se laisseraient asservir sans résistance. Eclairé par la doctrine félibréenne, dont il fut par la prose et la poésie un des propagandistes les plus éminents, M. Maurice Faure, quand il fut ministre de l'Instruction Publique, invita les instituteurs et les professeurs à mettre à profit pour l'enseignement les leçons de l'histoire et de la géographie locales, et cette initiative a

déjà donné les plus heureux résultats.

Je sais bien qu'à un certain moment des esprits chagrins ont osé incriminer les Félibres de fédéralisme ou de séparatisme. Pour eux l'unité et la patrie ne paraissait consister que dans l'uniformité, ils ne concevaient point que la définition même de l'harmonie est la diversité dans l'unité, ils ne comprenaient pas que la France serait d'autant plus riche que ses provinces seraient plus originales; enfin ils étaient semblables à ces professeurs maladroits, qui, dans un enseignement mal compris, veulent imposer à tous les enfants soumis à leur direction la même forme de pensée ou de style, au lieu de s'appliquer à développer dans chacun les qualités qui lui sont personnelles.

Mesdames et Messieurs, il n'est pas nécessaire de nous attarder ici à repousser ce reproche de séparatisme: il était absurde autrefois, il serait criminel maintenant... Oui, maintenant que nos régiments du Midi, dédaigneux des vains outrages, n'ont daigné répondre à leurs calomniateurs que pour les souffleter du vent de leurs drapeaux étoilés de croix de guerre, maintenant que la langue provençale jetée par-dessus les Allemands surpris, de régiment à régiment, a eu les honneurs, en juillet 1915, du communiqué officiel, maintenant que nos chasseurs alpins, nos marsouins, nos fantassins, nos artilleurs ont consolé leur souffrance dans les tranchées au refrain des vieux chants provençaux, maintenant qu'ils sont montés à l'assaut du Mort-Homme en chantant la *Coupo Santo*,— maintenant il serait maudit, celui qui oserait jeter encore la suspicion sur le patriotisme français de la Provence. Et nous, plus que jamais, nous pourrions répéter pieusement la belle strophe où Mistral, dans *Mirèio*, fait parler le Roi René léguant la Provence à la France:

Franço, emé tu mène ta sorre !
Ie dis Soun darrié rèi—iéu more;
Gandissès-vous ensèn, alin vers l'aveni;
Au grand prefa que vous apelo;
Tu siès la forto, élo es la bello,
Veirés fugi la niue rebelo
Davans la resplendour de vòstis front uni...

(1) *Mirèio*. Ch. XI. « France, avec toi mène ta sœur—Lui dit son dernier roi, je meurs— En allez-vous ensemble au loin vers l'avenir— A la grande tâche qui vous appelle— Tu es la forte, elle est la belle— Vous verrez fuir la nuit rebelle - Devant la splendeur de vos fronts unis. »

Oui, la nuit, la nuit rebelle, la nuit du mensonge et de la trahison, la nuit de ceux qui se dérobent dans les trous de la terre, ayant inauguré une guerre nouvelle à l'image de leur âme de ténèbres, n'en doutons pas, la nuit rebelle, elle est sur le point de s'évanouir déjà, au chant du coq, de ce coq qu'a célébré un autre grand poète de Provence.

« Il est une vertu dans le soleil », s'écriait Lamartine saluant l'apparition de *Mirèio*. Cette vertu, nous la sentons flotter plus que jamais dans notre air lumineux, que ce soit sur le Marseille où Rostand a passé son enfance, sur l'Avignon où Mistral a passé la sienne, où le poète Aubanel a chanté l'amour après Pétrarque, que ce soit sur le village

de Rivesaltes, où grandissait il y a cinquante ans cet enfant qui devait être le vainqueur de la Marne, cet enfant qui s'appelait Joseph Joffre.

C'est dans la même lumière, n'en doutons pas, que baignent Maillane et Rivesaltes; c'est de la même clarté qu'ils ont pétri ces deux esprits lucides, qui l'un dans le rêve, l'autre dans l'action ont dressé face aux Barbares le génie de l'Empire romain;—oui, quand les grands soleils d'été brûlent les plaines du Roussillon et de la Provence arlésienne, où mûrissent le raisin et le blé, le vin et le pain pour la communion de l'homme et de la terre, l'esprit de Joffre et celui de Mistral se taisent et se recueillent de la même façon; l'un médite un poème beau comme une victoire, l'autre médite une victoire belle comme un poème.

Et comprendre le poème prépare à mieux comprendre, à mieux sentir, à mieux aimer la victoire, à mieux la remporter aussi—et nos amis le savaient bien, qui sont tombés dans l'ivresse tragique de cette victoire, Lionel des Rieux, Paul Fiolle, Jean Barlatier, Lucien Rolmer, Léo Latil, et mon cher Frédéric Charpin, dont ici même vous honoriez récemment la noble mémoire.

Ils étaient tous nourris de la moëlle félibréenne, ces vigoureux esprits, qui ont vécu et qui sont morts pour la gloire de la civilisation française et provençale, de la civilisation latine.

Car, remarquons-le pour terminer, en un moment où les races latines, après de pénibles malentendus se sont enfin unies devant le péril commun, où l'Italie combat depuis deux ans à nos côtés, où la Roumanie souffre avec nous et pour nous, où l'Amérique latine rejette avec dégoût les Allemands, en ce moment nul poète ne peut être cité plus justement à l'ordre du jour littéraire et patriotique que le poète qui, voilà plus de trente ans, a chanté le chant de la Race latine. Devant cette Race Latine, que l'on disait épuisée, s'ouvre le plus magnifique avenir; les poètes provençaux, vous le savez, n'en ont jamais désespéré...

Ils sont disposés à y travailler de toutes leurs forces. Ils le feront d'autant plus aisément qu'ils n'ont pas attendu l'union sacrée de la guerre pour la réaliser au sein de leurs associations amicales; aristocrates et gens du peuple, catholiques, protestants, libre-penseurs, socialistes et monarchistes, tous sont venus boire à la même coupe, dans les grands jours lumineux de la Sainte-Estelle.

Mais, pour « la grande œuvre qui les appelle », ils ne doivent pas attendre la paix, comme si le mot magique de Paix devait apporter avec lui toutes les possibilités. La Paix sera ce que nous l'aurons faite par notre travail et notre application. Secouons l'indolence où s'endorment trop volontiers nos beaux rêves méridionaux.

Il ne s'agit point de se tourner toujours vers Paris, en l'accusant ou en le suppliant de faire quelque chose pour nous; il faut prendre des initiatives et créer une œuvre, à laquelle le gouvernement le plus centralisateur ne refusera pas son approbation, quand elle aura prouvé sa fécondité.

C'est là ce qu'ont bien compris les Félibres d'Avignon; sous les auspices du Flourège et de *l'Escolo di Lesert*, il a été [ondé en Avignon un cours de provençal, où sont enseignées l'histoire, la langue et la littérature de Provence. Ainsi grâce à ces bons ouvriers d'une œuvre qui ne peut que grandir, et dont je ne veux pas effaroucher, en les

nommant, la modestie, grâce à ces efforts qui demain sans doute aboutiront à la création d'un Institut *Frédéric Mistral*, Avignon, qui a été le berceau du Félibrige, sera aussi le berceau de l'enseignement provençal. (1)

Voilà l'œuvre féconde à réaliser d'urgence dans toutes les villes de Provence, dans toutes les villes du Midi français, où la langue d'oc résonne encore. Car, je ne saurais trop le répéter, cette langue d'oc, malgré tous ses titres et tous ses chefs-d'œuvre, elle est condamnée fatalement à mort, si elle ne trouve pas dans l'Université l'appui qu'elle a le droit et le devoir d'exiger d'elle.

Et, si la Provence, si toutes les provinces du Midi, aux côtés de l'Alsace reconquise, s'avançant vers la France en vêtements de deuil et lui montrant la liste de leurs fils tombés pour sa défense, réclament au nom de ces martyrs de la liberté, les libertés essentielles qui sont dues à tous les enfants fidèles d'une même patrie,—je ne pense point que la France, sûre de leur loyalisme et reconnaissante de leurs sacrifices, puisse leur refuser plus longtemps le droit d'affirmer d'une double manière leur foi patriotique, le droit de proclamer deux fois sa gloire, de la chanter en français et de la chanter en langue d'oc.

(1) A côté de cette tentative faite en Provence, il convient de noter l'excellent travail fait en Roussillon par la Société *d'Etudes Catalanes* et notamment par M. Louis Pastre, qui a publié chez Comet, à Perpignan, un intéressant volume d'exercices français et catalans.

Achevé
d'imprimer le
douze Février
mil-neuf-cent dix-huit
par MISTRAL à
Cavaillon pour
LE FEU

ÉMILE RIPERT

La Littérature Provençale et l'Enseignement

Prix 1 franc

SOCIÉTÉ DE LA REVUE LE FEU
AIX-EN-PROVENCE

MCMXVIII

Cavaillon. —Imprimerie MISTRAL

Tèste integrau

Còpi interdicho

Reserva pèr aquéli qu'an la licènci d'utilisacioun

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:

3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc - 1998

© Adoubamen dóu tèste, de la meso en pajo e de la maqueto pèr Ugueto Giély,
en sa qualita de mèmbe dóu Counsèu d'Amenistracioun dóu CIEL d'Oc.